

AFRIQUE

Danouta Liberski-Bagnoud

Les Dieux du territoire : penser autrement la généalogie

Paris, CNRS Éd. – Éd. de la Maison des sciences de l'homme

2002, 244 p., bibl., lexique, index, ill., fig., cartes (« Chemins de l'ethnologie »).

LE LIVRE DE Danouta Liberski-Bagnoud est une importante contribution à l'étude de la notion de l'espace chez les Kasena du Burkina Faso. Il aborde la question de savoir comment se construit le lien au sol et à l'espace dans une société où cette question n'est pas saturée d'avance par une subdivision foncière et résidentielle de type étatique. La réponse qu'il donne peut surprendre de prime abord : cette communauté d'agriculteurs sédentaires fabrique du territoire en retirant de l'usage commun des morceaux d'espace de brousse, désignés comme « peaux de la terre » et maintenus intacts au cœur du village, qui se transforment en des aires culturelles où, périodiquement, les membres de la communauté se rendent pour y accomplir les actes d'un culte sacrificiel. Il s'agit pourtant d'une découverte originale et novatrice qui repose à la fois sur une profonde connaissance de ce peuple et sur celle de sa langue, l'une et l'autre acquises directement sur place pendant de nombreuses années d'enquêtes minutieuses.

L'auteur a vite perçu la position cardinale que ces lieux de culte occupaient dans l'organisation spatiale d'une localité et plus largement dans l'élaboration des rapports entre les groupes constitutifs de la communauté. Elle s'en est servie comme d'un fil conducteur pour découvrir et mettre à nu

les imbrications de plus en plus étendues entre liens du sol et liens du sang, liens territoriaux et liens claniques et lignagers. Elle a procédé, au départ, à une analyse linguistique du terme de la langue locale qui sert à désigner ces lieux : t à ŋwám (plus exactement : t à ŋgwám) qu'elle a su interpréter correctement à la fois comme mot composé et mot d'emprunt, signifiant « peau de la terre ». Qu'il nous soit permis de confirmer au plan linguistique cette analyse et de préciser que ce mot est un syntagme constitué de deux composantes, /t à ŋ/ « terre » (déterminé) et /gwám/ « peau » (déterminant), l'une et l'autre certes étrangères à la langue kasem et aussi aux langues dites « gurunsi », mais relevant de la grande famille gur (voltaïque) qui fait partie de la super-famille Niger-Congo. Gabriel Manessy¹ a reconstitué respectivement ces deux composantes sous la forme de *t a n, *t i n, « terre », et *g b e, *g b o, « peau ». Le syntagme qui en résulte signifie donc « peau-(de)-terre », où « peau » désigne la partie d'un tout, à savoir « terre ». Danouta Liberski-Bagnoud a ensuite décrit ces lieux comme de véritables morceaux de brousse installés au cœur même du village en les identifiant comme des « individualités spatiales » nées d'un

1. Gabriel Manessy, *Les Langues oti-volta : classification généalogique d'un groupe de langues voltaïques*, Paris, SELAF, 1975.

morcellement ou, plus exactement, des espaces « exceptés », faisant ainsi sienne la terminologie utilisée par Stefan Czarnowski² dans ses travaux sur l'organisation spatiale liée aux paroisses et à la pratique de cultes voués aux saints et aux madones. En troisième lieu, elle a pris ses distances par rapport aux traditions ethnographiques qui l'ont précédée, en procédant, d'une part, à une réévaluation des analyses des faits similaires attestés chez les sociétés gur avoisinantes (réalisées par Allan Wolsey Cardinal³, Robert Sutherland Rattray⁴, Meyer Fortes⁵ et Jack Goody⁶), d'autre part, en refusant conjointement une conception trop étroitement politique du territoire, ainsi que la double tendance à accorder la primauté aux liens de parenté sur les liens tissés entre les groupes par les cultes sacrificiels aux « peaux de la terre » et à considérer les limites des aires rituelles comme des « frontières sociales » engendrées par le système lignager.

Son livre vise un double objectif : cerner tout d'abord dans les différents aspects du culte rendu aux *tàngwáná* (« peaux de la terre ») la plupart des chemins frayés par cette société pour bâtir des espaces, et revenir ensuite sur la question de la relation entre « unité généalogique » et « unité territoriale ». Pour l'atteindre, elle s'est appuyée à la fois sur un examen détaillé des particularités du système territorial développé par la société kasena et sur la prise en considération des discours et des pratiques rituelles qui fondent l'unité et l'identité des différents groupes sociaux constitutifs d'une communauté villageoise. Grâce à cette double approche, elle a réussi à mettre au jour l'articulation entre les unités généalogiques que sont les lignages ou les clans et l'espace où elles demeurent.

Le livre est structuré en sept chapitres suivis d'un lexique, des références bibliographiques, d'un index des matières, des noms d'auteurs et des ethnies, ainsi que d'une table des illustrations. Il est naturellement impossible de rapporter ici tout ce qu'il y a lieu de retenir de cette étude si riche et innovante. On se bornera à souli-

gner l'importance particulière de certains concepts, dont notamment : la catégorie de l'« espace » conçue comme l'un des paramètres majeurs des relations de parenté au même titre que celle du temps ; la représentation également spatiale que les Kasena se font de la segmentation lignagère ; la distinction entre lignage maximal et lignage minimal ; l'emploi métaphorique du terme « chambre » pour définir le lien d'assistance rituelle réciproque entre deux lignages maximaux ; le « bosquet sacré » envisagé comme lieu excepté et en même temps différencié, comme c'est le cas du « t à ñwám de souffle », lieu de dépôt spécifique du souffle et de la vie de tous les membres du lignage maximal ; la multiplicité des « espaces de souffle » qui « territorialisent » les différents groupes sociaux et les organisent entre eux, mais qui sont à penser comme autant d'espaces individualisés inscrits sur le corps indifférencié et sans limites de la terre. Il serait injuste de ne pas mentionner les études approfondies consacrées à certains thèmes fondamentaux tels que « terre », « territoire », « maître de la terre », « chef », « lignage », « parenté rituelle », « clans », ou connexes comme « liens claniques », « lien territorial », « limites », « quartier », « village », « chefferie », « pouvoir »...

Ce qu'il convient de souligner est le fait que l'auteur a su établir un va-et-vient entre ces différentes notions et expliciter

2. Stefan Czarnowski, « Le morcellement de l'étendue et sa limitation dans la religion et la magie », Paris, in *Les Actes du V^e congrès international d'histoire des religions*, 1923.

3. A.W. Cardinal, *The Natives of the Northern Territories of the Gold Coast. Their Customs, Religion and Folklore*, London, Routledge, 1925.

4. Robert S. Rattray, *The Tribes of the Ashanti Hinterland*, Oxford, Clarendon Press, 1932.

5. Meyer Fortes, *The Dynamics of Clanship Among the Tallensi. Being the First Part of an Analysis of the Social Structure of a Trans-Volta Tribe*, London, Oxford University Press, 1945 ; *The Web of Kinship Among the Tallensi*, London, Oxford University Press, 1949.

6. Jack Goody, *The Social Organisation of the LoWiili*, London, Her Majesty's Stationery Office, 1956.

les interconnexions, parfois inattendues, qui existent entre des réalités en apparence opposées. Soit, à titre d'exemple, la relation à la terre de celui qui accède à la place de chef, marqué en son corps même par une série d'interdits. L'auteur souligne la relation symbiotique qui unit le chef au *kwárá* (une corne d'animal), symbole par excellence du pouvoir. Pourtant, ce même *kwárá* relève en même temps de la puissance Terre, car, dans sa composition, il entre toujours un peu de terre prélevée dans un ou plusieurs bosquets sacrés du village. Il est, par définition, une « fille de la terre » et perçu comme ce qui, avec l'instance terre et les bosquets « peaux de la terre », protège l'espace du village. Rien d'étonnant non plus dans la mise en parallèle des deux figures de l'autorité, le « maître de la terre » et le « chef », qui oppose et rend complémentaires deux

modes d'action sur le monde, l'un qui préserve et soigne, l'autre qui prend et détruit.

À n'en pas douter, ce livre constitue un apport décisif à la recherche ethnographique, précisément grâce à l'articulation du généalogique et du territoire et au refus de l'antithèse lien du sang/liens du sol. Il est, de surcroît, l'aboutissement d'une observation minutieuse et étendue des faits et d'une remarquable profondeur d'analyse. À sa lecture, on a l'impression que son auteur a réellement percé l'univers de pensée d'un peuple et réussi à dégager la cohérence de sa perception de l'espace qu'il habite et qui l'habite. Assurément, grâce aussi à son souci constant d'être à l'écoute du discours d'autrui et de se laisser ainsi guider par lui pour parcourir ensemble cet espace qui le fait exister dans sa singularité !

Emilio Bonvini